

Les vacances prolongées du petit Louis

Lorsqu'il entendit siffler la locomotive au sortir de la gare de Mars-la-Tour, le petit Louis comprit qu'il ne rejoindrait pas cette fois encore, la maison familiale. On lui avait dit d'aller garder la vache sur le chemin de la Noire-en-Bas et qu'on l'appellerait au moment du départ. Ce moment était passé et il restait seul avec sa tristesse. Que faisait-il là ? Pourquoi l'obligeait-on à rester chez cet oncle et sa femme alors qu'il aurait tant aimé jouer avec ses frères et sœurs. Ce qu'il ne connaissait pas c'était l'intention de ses parents : le placer chez l'oncle Louis pour espérer garder plus tard la petite exploitation agricole de ce couple qui n'avait pas d'enfant. L'héritage pourrait revenir au filleul pourvu que celui-ci soit souvent au chevet des ces personnes âgées. D'ailleurs on lui donnait du « Louis » comme prénom pour plaire à l'oncle, alors que le sien était René, et la famille continuera jusqu'à sa mort à l'appeler Louis.

Donc, ainsi les vacances se prolongeraient à la ferme en attendant la prochaine visite de maman Augustine. Mais ces temps-ci, l'oncle parlait souvent avec ses voisins d'invasion possible de la frontière allemande, proche de quelques kilomètres. Louis espérait avoir rejoint sa famille avant que n'arrivent des événements qu'il imaginait terribles au souvenir des atrocités que racontaient les anciens, le soir, à la veillée.

Or, ce matin-là, le Roger, avec l'attitude grave qui convenait à sa fonction de premier magistrat, parcourait la Grand'rue en agitant sa clochette. Un évènement grave, certes. Oui, c'était la guerre avec l'Allemagne, encore. Louis attendait avec angoisse que maman vienne le chercher car où serait-il mieux, en ces temps difficiles, qu'auprès des siens. Mais les événements se précipitèrent et les soldats français refluaient avec leurs blessés. Ils investirent le village, prenant position derrière les murets des jardins. On entendait la canonnade qui se rapprochait : Gravelotte, Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour ! Les Allemands étaient là, les casques à pointe remplaçaient les pantalons rouges. Plus d'espoir pour Louis de regagner la maison forestière de Pompey que papa avait sûrement quittée, lui aussi, pour rejoindre son régiment.



La vie s'organisa tant bien que mal en ces temps difficiles. Heureusement, Louis avait des copains au village et les vacances finirent sans que sa situation ne changeât. Il fallut reprendre l'école dans ce village et, surprise, au matin de la rentrée, l'instituteur n'était pas celui qu'on attendait, celui-là portait la casquette d'officier allemand. A côté de lui, se tenait un ancien du village dont la seule fonction était de traduire les injonctions du maître prussien.

L'hiver fut rude et la tante n'y résista pas. Louis en eut un gros chagrin car, bien qu'elle fut d'une attitude très réservée, Louis savait toute l'affection que lui avait porté cette femme à qui la vie n'avait pas donné les joies de la maternité. Peu à peu le pays se germanisait. Louis fut doté d'une carte d'identité allemande. Mais ce qui le reconfortait, c'était d'espérer que ses parents remuaient ciel et terre pour le récupérer. C'est effectivement ce qui se passait mais, même l'intervention du roi d'Espagne auprès du gouvernement impérial allemand ne réussit pas à faire sauter le verrou. Louis était bel et bien prisonnier.

Très affecté par la mort de sa femme et par les brimades journalières des occupants, l'oncle tomba malade et mourut, à son tour, en août 1917. Louis était seul ! Comme les autres familles du village, il allait, le dimanche après la messe, dire une prière sur la tombe de ces braves gens à qui il sentait bien qu'il devait quelque chose. Heureusement, l'Adrien, son meilleur copain, était le fils de la ferme voisine et il trouva chez les Perrin, une famille d'accueil

Un matin, en se réveillant, ouvrant un œil, il vit d'abord le canon d'un fusil, puis son regard se faisant plus clair, un casque à pointe et une capote de soldat allemand. Que faisait cette sentinelle au pied de son lit ? Elle surveillait l'obus qui avait troué le plafond avant d'atterrir dans le coin de la chambre, heureusement sans exploser. On n'avait pas cru bon de réveiller le gamin de onze ans qui dormait si bien.

Puis, un froid matin de novembre 1917, le Roger parcourut une fois encore la Grand' rue, mais ce jour-là accompagné d'un sous-officier allemand ordonnant à la population de se rassembler devant l'église. Là, le Louis apprit que le village allait être évacué en train et qu'il fallait à la hâte préparer quelques bagages. Il fit comme les autres et suivit le convoi. La situation était difficile pour tout le monde et lui, le pauvre gosse tout seul, fut

oublié. Il suivit, il marcha, longtemps, longtemps. Le convoi s'arrêta dans un village de Belgique où chacun trouva à se loger tant bien que mal. Louis entra dans une bergerie où se trouvaient déjà plusieurs familles. « Viens, petit, installe-toi là ». La paille recueillit les larmes de Louis, gamin perdu dans ce monde hostile.

Il lui fallut quand même survivre et pour cela, il traînait derrière les soldats, des territoriaux qui bien souvent avaient ou avaient eu un fils du même âge et qui lui donnaient quelque nourriture. Autrement, c'était dans les champs qu'il trouvait à manger des fruits, des carottes, voire même quelque fois des betteraves fourragères. Rencontrant un jour, un soldat lorrain du 12^e RA, il lui demanda de prévenir ses parents qu'il était vivant. Ce qui fut fait par l'intermédiaire des parents, marchands de bois à Chaligny. Il n'avait pas oublié les siens et leur inquiétude. Plus tard, Louis resta très discret sur cette période difficile.

C'est ainsi qu'en décembre 1918, la Croix Rouge le récupéra en terre belge pour le rapatrier à Nancy où l'attendait maman Augustine. Il n'eut que ces mots en descendant du train : « Bonjour, madame ». Oubli du visage maternel ou rancœur ?

Jacques DURAND



Madame la Marquise,

J'ai reçu votre aimable réception de votre lettre et vos vœux combien j'ai été touché de votre marque de sympathie à mon regard.

Combien aussi m'aoul été douloureux ces nouvelles de mon enfant et quelle tristesse a été à être l'apprendre la mort de mon cher enfant.

Voilà donc, Madame la Marquise, ce que mon fils seul au milieu d'étrangers, sans aucune nouvelle de ses parents. - Pauvre

enfant il ne lui tenait, comme un orphelin, sa mère n'est plus...

C'est pourquoi, Madame la Marquise, ~~comme~~ et je suis certainement sûr de votre bonté, - j'ose vous demander de lui rendre tout de votre haute influence pour le faire rapatrier. - Combien je vous en suis reconnaissant.

C'est une mère, c'est une mère qui vous ~~est~~ implorait.

Je vous adresse, en joint, une lettre de remerciements pour

Madame la Comtesse de

Laigny a qui, Madame la Marquise, l'a assuré de mes sentiments de reconnaissance. -

→

El Secretario particular
DE S. M. EL REY
Palacio Real de Madrid, le 10-7 1917

N.º 35.380-C
M. Atame

J'ai l'honneur de vous informer en réponse à votre aimable lettre, que Sa Majesté le Roi mon Auguste Maître, a daigné me charger d'écrire en Son nom à Son Ambassadeur à Berlin le priant instamment de faire auprès du Gouvernement Impérial toutes les démarches possibles afin d'obtenir des nouvelles de le rapatriement en France de M. Durand et Pion

Le Roi, dont les généreux sentiments s'emploient avec un si grand dévouement à soulager les angoisses des familles qui n'ont pas reçu depuis longtemps aucune nouvelle des leurs, forme les vœux les plus fervents pour que Ses démarches aboutissent à un résultat favorable.

Je vous prie, M. Atame d'accepter l'expression de mes sentiments de considération distinguée.

Emile de Lamoignon

Q. Palais Royal de la Magdalene (Santander) le 26 Aout 1918.

El Secretario particular
DE S. M. EL REY
N.º 61096 - R.O.
à rappeler pour les réponses

Chère Comtesse :

J'ai l'honneur de vous informer d'ordre de Sa Majesté Roi que d'après une communication de Son Ambassadeur à Berlin les autorités allemandes font savoir que M. Louis Durand est en bonne santé chez Mme. Périn. Son oncle Dion Louis est décédé le 25.8.17.

Veuillez agréer, chère Comtesse, mes hommages les plus respectueux.

Le Comte de Lamoignon

A Son Excellence Mme. la Comtesse de Lora.

DEPARTEMENT DE MEURTHE-ET-MOSELLE
ARRONDISSEMENT DE NANCY
Mairie DE POMPEY

DEPARTEMENT DE MEURTHE-ET-MOSELLE
BUREAU DE POMPEY
HOTEL-DE-VILLE
NANCY

Pompey, le 21 janvier 1919.

Le Maire de Pompey, soussigné, certifie que Durand Louis né le 12 avril 1898 a été rapatrié de Belgique le 13.1.1919 à Pompey par la Belgique.

Le Maire :

M. de Lamoignon

COMMERCE DE BOIS

E. Goudot

CHALIGNY (Meurthe-et-Moselle)

*

Chaligny le 24 ¹⁹¹⁹ 1918

Monsieur Dion

Propriétaire Sédentaire à Nancy

Nous recevons à l'instant une lettre de
notre fils, actuellement au 11^e R^t d'Artillerie.
Il nous dit avoir logé, il y a quelques jours
chez des réfugiés de Tugieux, près de
Neufchâteau en Belgique. Là, il a rencontré
un garçonnet de 13 ans environ, qui
lui a dit être votre parent et lui a dem-
de si possible de vous faire prévenir.

Recevez Monsieur nos salutations empressées.

Madame Goudot.

CARTE D'IDENTITÉ

DELIVRÉE

aux Familles rapatriées

Nom et Prénoms du mari

Durand Louis

Date et lieu de naissance

12 Avril 1908 à Champignéux

Domicile ou lieu de destination

Lempdes (Meurthe)

Nom et Prénoms de la femme :

Date et lieu de naissance :

Prénoms et âge

des enfants

qui accompagnent

leurs parents :

Valable pour Sauf-Conduit

Nancy, le 24 Janvier 1919

Pour le Préfet :

Le Chef de Service délégué,

Jourdain